



Guerre civile
**LE FEU SYRIEN
EMBRASE LE LIBAN**

TRIPOLI, LA GRANDE VILLE DU NORD DU LIBAN, EST SECOUÉE PAR DES COMBATS ENTRE PARTISANS ET OPPOSANTS DE BACHAR EL-ASSAD. À BEYROUTH, ON CRAINT UN EMBRASEMENT GÉNÉRAL

PAR JACQUES DUPLESSY

Contagion Dans le quartier pauvre de Bab al-Tebbaneh, des milices sunnites, soutien des rebelles syriens, ouvrent le feu en direction du quartier alaouite de Djebel Mohsen. Les affrontements ont fait une cinquantaine de morts et deux cents blessés.

Les pro-el-Assad Les habitants du quartier de Djebel Mohsen affichent des portraits du président syrien. Ils ont tendu une bâche pour se protéger de la vue des snipers.



“ON SAIT DE QUOI EST CAPABLE CETTE ARMÉE. ON A VÉCU LA MÊME CHOSE EN 1986”

Cessez-le-feu fragile Un enfant joue dans le quartier de Bab al-Tebbaneh alors que les tirs de kalachnikovs et de roquettes peuvent reprendre à tout moment.



A Tripoli, la grande ville du nord du Liban, la guerre civile qui frappe le pays voisin s'est invitée. Abrisés derrière une voiture, des hommes, équipés de jumelles et d'une lunette de visée de fusil, scrutent les bâtiments du quartier qui leur fait face, sur les hauteurs de la ville. Ils sont à la recherche de snipers. Soudain, l'un d'eux s'écrie : « Regarde, regarde ! » en pointant du doigt le toit d'un immeuble. Il a repéré un milicien alaouite qui surveille leur position. Des tirs peuvent éclater à tout moment. La rue s'est vidée de ses passants. Des groupes d'individus boivent du café. Les émetteurs-récepteurs à leur ceinture montrent que la plupart sont des combattants prêts à faire le coup de feu, et leurs armes sont souvent planquées dans des boutiques.

Depuis trois mois, les quartiers sunnite de Bab al-Tebbaneh et alaouite de Djebel Mohsen se sont déclarés la guerre. Une rue les sépare : la rue de Syrie. Un nom qui résume à lui seul la cause du conflit. Les sunnites de Bab al-Tebbaneh soutiennent la révolution syrienne et accusent les alaouites de déstabiliser le Liban pour venir en aide au président syrien. Les hommes de Djebel Mohsen, qui défendent bien évidemment Bachar el-Assad, accusent leurs adversaires d'abriter des terroristes. Dans les rues du quartier alaouite, les drapeaux syriens claquent au vent et les portraits de Bachar sont omniprésents. Dans Bab al-Tebbaneh, les murs sont tapissés d'affiches de « martyrs de la révolution syrienne ».

Rue de Syrie, les façades criblées de balles, les appartements brûlés, touchés par des tirs incendiaires ou des roquettes, témoignent de la violence des combats. Les populations des deux quartiers ont tendu de grandes bâches, dans les axes les plus exposés aux tirs, pour se dissimuler à la vue des snipers. Le quartier de Bab al-Tebbaneh, connu pour son marché aux légumes, qui alimente tout Tripoli et le nord du Liban, tourne au ralenti.

Dans cette grande ville, les combats ont éclaté le 12 mai après l'arrestation par la Sûreté libanaise d'un islamiste sunnite, Chadi Mawlaoui, déjà condamné à deux ans de prison en 2007 pour son appartenance au groupe extrémiste Fatah al-Islam. Immédiatement, les salafistes se sont mobilisés pour obtenir sa libération et celle de tous les islamistes détenus dans les prisons libanaises. Après de multiples affrontements et une menace d'embrasement général, Mawlaoui a été libéré. En trois mois, le bilan fait état d'une cinquantaine de morts et de près de deux cents blessés. Dernier incident en date, un jeune responsable religieux sunnite, Khaled el-Baradei, a été tué le vendredi 24 août. Un fragile cessez-le-feu vient d'être négocié.

Dans le quartier de Bab al-Tebbaneh, des hommes nous interpellent, avec nos gilets pare-balles estampillés « presse ». « On soutient la révolution syrienne, nous, on sait de quoi est capable cette armée, raconte Mohamed. On a vécu la même chose. En 1986, ils ont massacré environ cinq cents personnes ici, lorsqu'ils occupaient le Liban. Ils nous ont accusés de les combattre. J'ai passé un an en prison en Syrie. » « Moi, j'ai fait sept ans de prison, intervient Abu Abed. J'avais 15 ans. Les gardiens me frappaient tous les jours avec un tuyau métallique. » Son frère est mort sous la torture et son corps n'a jamais été

Rue de Syrie Un immeuble du quartier de Bab al-Tebbaneh est en flammes après les combats dans l'artère qui séparent les deux quartiers rivaux.



rendu à la famille. « Nous, on est avec l'armée libanaise, déclare Abu Wadih, un combattant. Ici, à Bab al-Tebbaneh, quartier sunnite, on affiche des drapeaux libanais, on défend nos maisons, nos familles. La moitié de mon salaire de commerçant me sert à payer les cartouches, l'autre moitié à nourrir les miens. Mon frère Mahmoud est emprisonné en Syrie depuis vingt-trois ans. On ne sait pas s'il est toujours vivant. Les Syriens ont demandé de l'argent à ma mère pour un droit de visite. Ils l'ont pris, puis rien. »

L'armée libanaise, déployée rue de Syrie, s'est postée à l'intérieur des deux quartiers. Ses blindés sont disposés en quinconce, les canons braqués dans les deux directions. L'armée a d'abord hésité à intervenir, embarrassée par le poids de son puissant voisin syrien mais, depuis fin juin, les mitrailleuses de ses blindés sont en action. Dans le quartier alaouite qui surplombe Bab al-Tebbaneh, les discours diffèrent, mais les récits de souffrance sont semblables. Mêmes images de façades criblées d'impacts, mêmes protections dérisoires contre les snipers. Notre guide, recommandé par le chef de la milice alaouite Rifaat Eid, nous montre le portrait placardé sur un immeuble d'un « héros », Ali Chhib, tué il y a dix jours, victime d'un tireur embusqué alors qu'il marchait dans la rue. Myriam, sa mère, pleure. « Notre

maison est très exposée. Quand ça tire, on doit partir. » Dans cette enclave alaouite, les habitants se sentent comme prisonniers. « J'ai un autre fils, Abdelrahman, qui travaille dans le bâtiment. Pour son travail, il doit rejoindre les rues sunnites. Chaque jour, j'ai peur. Le problème, ce sont les salafistes. Ce sont eux qui tuent en Syrie, pas le régime ! On souhaiterait un président comme Bachar el-Assad au Liban. » Sans nuances, Myriam accuse tous les sunnites d'être « la cause des violences partout dans le monde. Regardez, les chrétiens et les alaouites, ils ne font pas d'attentats suicides. Je suis prête à mourir pour Bachar et Rifaat Eid. Eux, ils nous protègent ».

Rifaat Eid, chef du Parti démocratique arabe, alaouite, qui masque une milice pro-syrienne, est à la tête d'environ deux cent cinquante hommes. Dans le quartier de Djebel Mohsen, beaucoup le considèrent comme un père protecteur. Il nous reçoit dans son QG, un bureau sans fenêtres, placardé des portraits de Bachar el-Assad et de son père Hafez. « Je n'aime pas beaucoup la France, lâche Rifaat Eid en introduction. Tout ce qui se passe au Liban, en Syrie et au Moyen-Orient est guidé par l'Otan, les États-Unis et la France. Et les pays arabes sont d'accord avec eux. Ils utilisent les islamistes. La Syrie et le Liban sont les seuls à protéger les minorités au Moyen Orient. » Quand on l'interroge sur les causes de la révolte syrienne et le désir de démocratie, il botte en touche : « Ouy a-t-il le plus de démocratie, en Arabie saoudite, où les femmes ne peuvent pas conduire, ou en Syrie ? On ne regarde que la Syrie. C'est un complot de l'Occident et des pays arabes. Seule la Syrie combat vraiment Israël. Nous, on est prêts à mourir pour défendre Bachar. Si ça continue, tout Tripoli va brûler. »

L'armée syrienne, qui a bombardé à plusieurs reprises le territoire libanais, y fait désormais des incursions quotidiennes et a enlevé des réfugiés accusés de soutenir l'armée syrienne libre. En représailles, des chiites ont été enlevés pour obtenir leur libération. Des réfugiés syriens ont également été kidnappés par un clan chiite libanais. Un ancien ministre libanais pro-syrien a été arrêté par les services de sécurité intérieure : il est accusé de préparer des attentats dans le but de déstabiliser le Liban pour le compte des autorités syriennes. Autant d'événements qui font ressurgir le spectre de la guerre civile. À Beyrouth, de peur d'un embrasement général, plusieurs leaders politiques ont lancé un appel à la raison. ■